



Germanica

28 | 2001

Écritures des deux guerres mondiales

Avant-Propos



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2232>

DOI : 10.4000/germanica.2232

ISSN : 2107-0784

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2001

Pagination : 7-12

ISBN : 9782913857056

ISSN : 0984-2632

Référence électronique

« Avant-Propos », *Germanica* [En ligne], 28 | 2001, mis en ligne le 04 octobre 2013, consulté le 06 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2232> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/germanica.2232>

Ce document a été généré automatiquement le 6 octobre 2020.

© Tous droits réservés

Avant-Propos

Der Rückfall in die Barbarei hält an, solange die Bedingungen, die diesen Rückfall zeitigten, wesentlich fort dauern. (Th. Adorno)¹

- 1 Les textes qu'on lira ici tentent de (se) poser, pour l'espace linguistique et culturel allemand, la question de l'impact d'une répétition historique particulière – une première guerre mondiale puis une seconde – sur ce qu'on appellera, après d'autres, les écritures de la guerre.
- 2 Il sera donc question des deux grands conflits de ce vingtième siècle qu'on a pu qualifier d'« héraclitéen », tant la guerre semble s'y être imposée comme « l'horizon fatal de la pensée »². En filigrane des analyses proposées dans les différentes contributions pourra transparaître l'hypothèse de travail minimale de ce numéro, hypothèse que les contributeurs ont pu à loisir mettre en question : montrer que, dans les textes qui écrivent la répétition, se dégagent des modalités d'écriture qui portent la trace de celle-ci. Qu'ils relisent et réécrivent 1914-1918 à la lumière de l'expérience de 1939-1945 ou qu'ils inscrivent le second conflit dans le premier, ces textes instaurent des intertextes divers dans la production d'un même auteur et y dessinent parfois des palimpsestes qui donnent à voir quelques différences essentielles : il en est ainsi, par exemple, de la perception du rôle des sociétés ou formations sociales en guerre, de la capacité de l'écriture à dire la terreur et l'horreur devant l'accumulation d'atrocités de type nouveau – celles dues aux grenades et surtout à l'artillerie lourde des premières « Materialschlachten » avec l'appoint des gaz de combat, puis celles provoquées par les chars, les lance-flammes et l'aviation de chasse flanquée des bombardiers qui caractérisèrent la « guerre éclair ». Il en est ainsi également des modes d'enregistrement du temps et de l'espace guerriers puis des procédures scripturales que met en œuvre un sujet-écrivain pour noter la répétition du traumatisme quand la « guerre d'extermination » et la Shoah imposent des changements radicaux de perspective.
- 3 Écrire sur les deux conflits mondiaux, est-ce trouver un mode d'écriture propre à chacune des deux guerres dont le sujet de l'écriture a été à divers titres, et à un quart de siècle de distance, le contemporain ? Comme D. Beltran-Vidal le signale pour Jünger, c'est déjà la réécriture tôt intervenue d'une même guerre qu'il faudra interroger et

problématiser. Peut-être cette première réécriture influera-t-elle d'ailleurs sur l'écriture de la Seconde Guerre qui pourra elle aussi être soumise à réécriture car la vision rétrospective du sujet-écrivain est d'autant plus changeante que le discours dominant de la société civile ou de l'État-nation sur la guerre évolue. Pour ne prendre qu'un exemple : revue et corrigée par l'idéologie de la guerre froide, la Seconde Guerre mondiale mettra en scène différemment le rôle des principaux protagonistes – Alliés occidentaux, Allemagne et U.R.S.S. – selon que le sujet de l'écriture se trouvera dans l'un ou l'autre des camps qui se partagent le monde. Ce sera peut-être le cas du *Schweyk brechtien*.

- 4 Il s'agira donc d'analyser certains aspects de ce qu'a signifié écrire puis réécrire la guerre mondiale pour ceux qui ont pu, à des degrés souvent très divers, avoir le projet de mettre en textes leur vécu médiat ou immédiat, d'en proposer une narration qui revisite des catégories réputées bien connues. Citons en vrac : l'objectif et le subjectif – le document et la fiction – le discours autobiographique du « journal de guerre » et la narration fantastique – le roman historique et le roman d'actualité qui se veut reportage –, l'épique et le dramatique, etc. Ces textualités diverses furent aussi fonction des diverses positions possibles du sujet-narrateur dans ces deux conflits, positions qui montrent quantités de subdivisions potentielles. On fut civil ou soldat, simple appelé ou officier, opérant au front ou à l'arrière du front, mais on fut aussi, lorsque jouera à plein la grande division qui surdétermine les écritures/réécritures générées par la Seconde Guerre, écrivain d'Allemagne ou d'ailleurs, de cet ailleurs qui signifia la plupart du temps refus ou résistance, avec les situations et lieux corrélatifs, émigration ou exil, ou encore – appellation, on le sait, fortement mise en question depuis –, émigration intérieure. Là aussi, les textes racontent leur contexte.
- 5 Il peut y avoir plusieurs traits spécifiques de l'impact de l'expérience guerrière du premier conflit mondial sur les écrits qu'il a pu générer – autobiographiques, historico-documentaires ou plus canoniquement « fictionnels », y compris dans son degré zéro : le mutisme narratif propre à une « expérience incommunicable »³. Citons en premier la radicalité esthétique et discursive des écritures avantgardistes qui sera nettement absente de la littérature sur la Deuxième Guerre mondiale. Que l'on pense à l'écriture du dadaïsme et de son soi-disant antagoniste, l'expressionnisme, dont les désintégrations textuelles, surtout dans le poème, sont l'écho proche de cette première expérience d'une guerre mondialisée. Que la virulence de cette révolte contre la barbarie structurelle propre à l'« Obrigkeitsstaat » du Second Reich s'infléchisse dans un sens plus « élégiaque » face au « Führerstaat » du Troisième Reich, comme chez Walter Mehring (M. Boussart), montre symptomatiquement les différences dans la répétition.
- 6 Un autre trait caractéristique de l'écriture de la Première guerre et de ses possibles réécritures après 1945 concerne un topos politique jadis très discuté, la transformation de la « guerre mondiale impérialiste » en « guerre civile », dans laquelle un Lénine voyait la seule « réécriture » qui pût éviter la répétition épiphénoménale de la guerre par l'éradication de ses causes socio-économiques et politiques. On sait qu'il a pu inspirer de nombreuses écritures subsumées fréquemment sous l'appellation de « Tendenzliteratur » et qui furent parfois des relectures sur fond de Deuxième Guerre mondiale – on pensera par exemple au *Streit um den Sergeanten Grischa* d'Arnold Zweig, auteur nettement délaissé depuis quelques lustres et qui aurait eu largement sa place dans ce numéro⁴.

- 7 Une autre caractéristique des écritures des deux guerres mondiales est d'être au premier chef littérature de témoignage, du moins est-ce leur vocation la plus communément affichée. Elles le sont en ceci qu'elles disent le réel de la guerre et celui du sujet qui « vit » la guerre, transmuant l'expérience vécue par un seul, qui dit souvent à la fois « je » et « nous », en une expérience transmissible où pourront s'ancrer les premiers éléments intellectuels et affectuels constitutifs d'une subjectivité collective. Pour rappeler les concepts de W. Benjamin, l'écriture – et parfois plus encore, la réécriture – permet de mettre en texte l'« Erlebnis » pour produire de l'« Erfahrung ».
- 8 Apparaît alors une dichotomie classique qui, si l'on suit le découpage traditionnel en genres sans trop s'embarasser de textualités plus générales en parlant d'écritures littéraires, découle du fait que les écritures littéraires de la guerre testent de nouvelles possibilités de la littérature, prétendant enregistrer au plus près l'histoire en train de se faire en promouvant par exemple des équivalents de ce que la jeune littérature soviétique appellera, avec Trétiakov et d'autres, « littérature factuelle ». L'écrivain pourra alors, « nouvelle objectivité » weimarienne oblige, glisser d'une posture de romancier – celle du « roman historique » ou du « roman d'actualité » – à celle du « reporter », comme Theodor Plivier dont l'œuvre mériterait d'être l'objet de recherches plus systématiques (P. Vaydat).
- 9 Même si ces écritures tentent donc de faire œuvre para- ou cryptohistorienne en donnant à lire le récit authentique d'une réalité objective et subjective qui éclaire l'histoire sociale, politique et culturelle de la guerre – proposant parfois une typologie des mentalités des nations belligérantes assimilables à des « personnes morales », comme C. Simonin le décrit pour Heinrich Mann –, on ne se donnera pas pour objectif de les comparer systématiquement à une historiographie des guerres mondiales. Notons en passant que, comme on le sait de plus en plus, ladite historiographie mériterait, par son discours rhétorique et les procédures narratives qu'elle met en œuvre, que l'on en analysât plus systématiquement littérarité et textualité⁵. Ce que reconurent déjà implicitement les jurés du prix Nobel de littérature lorsqu'ils attribuèrent celui-ci à l'*Histoire romaine* de Th. Mommsen en 1902.
- 10 En retour, de grandes fictions romanesques ont pu être régulièrement perçues comme seules capables de transmuant l'historiographie en expérience véritable de l'histoire, subjectivement transmissible et catalyseur de mémoire vive⁶. Si l'on utilise à nouveau les concepts de Benjamin, on dira que ce fut l'intention et le pari de maint « roman historique », ceux de Döblin entre autres, de battre en brèche l'historicisme foncier de l'historiographie en produisant des fictions qui se conçoivent comme « autre de l'histoire » afin de transformer l'« Erlebnis » en « Erfahrung »⁷. Que ce processus soit parfois contradictoire et que le sujet-écrivain puisse « se tromper à dessein d'Histoire », comme le dit H. Barrière à propos d'A. Lernet-Holenia, en instillant dans ses textes, sur le mode syncrétique, d'anciennes et mythologiques représentations impériales pour dire le présent guerrier, ou bien qu'il mêle les perspectives narratives pour donner à lire la répétition programmée des hécatombes, ce dont témoignent les textes döbliniens analysés par M. Dufresne, tout ceci manifeste les difficultés spécifiques des divers processus de subjectivation et d'objectivation face aux deux conflits mondiaux.
- 11 On pourra néanmoins rappeler dans ce préambule que, dans ses origines occidentales, la guerre a pu servir de creuset à la gestation d'une double écriture épique qui savait parfois confondre sa narrativité, ses tropes et jusqu'à ses images pour produire un discours de la guerre où la distinction de la *Poétique* aristotélicienne entre poète et

historien s'avérait peu pertinente. Mais retenons surtout pour notre propos que l'épopée homérique comme le récit proto-historiographique des Hérodote, Thucydide, Plutarque, Diodore ou autres Xénophon conjoignent, lorsqu'ils décrivent des joutes guerrières, littérature et histoire à plus d'un titre : ainsi, ces récits littéraires et historiographiques accèdent souvent des représentations guerrières où l'accumulation « naturaliste » des atrocités – qu'on pense à l'*Iliade* ou à la vision de la barbarie perse qu'Hérodote distille avec complaisance – n'est jamais dissociée d'une vision mythique des forces et des combattants en présence⁸. Au siècle de la mondialisation des guerres, il en subsistera quelque chose dont il faudra pourtant pointer les différences, ne serait-ce que dans la remise à l'honneur de ces catégories rebattues mais toujours vivaces que sont le tragique et la barbarie. Car ce tragique de la mondialisation guerrière semble éminemment moderne. Même s'il sait recourir à d'antiques figurations, il a son origine principale dans le fait que les hécatombes et carnages répétés et arbitraires, joints aux immenses dévastations matérielles de la Première Guerre mondiale, avaient beaucoup contribué à faire plus clairement émerger la conscience latente d'une intimité structurelle entre barbarie et civilisation dans les formations sociales occidentales et leurs figures étatico-nationales du vingtième siècle naissant : l'un des aspects de ce qui était alors ressenti comme une régression historique plus qu'anthropologique est le nouveau statut de la violence d'État, violence nationale et internationale. Non seulement ce dernier articule sans vergogne cette violence avec la volonté de puissance et de pouvoir des classes qui le régissent, mais il en dénie le droit aux individus qui le constituent pour mieux monopoliser cette violence en faveur de celles-ci⁹. Cela incite à relire, sans rien y changer, la formule de Clausewitz dans sa variante peu citée : « La guerre est la politique d'État poursuivie avec d'autres moyens »¹⁰.

- 12 Mais ces prémisses souvent communes n'empêchèrent pas la conscience de cette nouveauté historique d'être nettement clivée, autre conséquence idéologique de ce premier conflit mondial : il y aura ceux, par exemple, qui analyseront la conjonction/collusion de la production industrielle de masse et les destructions tout aussi massives de la guerre comme une figure moderne du destin tragique d'individus deux fois niés en tant que tels par des puissances socio-technologiques qui le dépasseraient, et ceux qui en donneront à voir l'esthétique sur fond de pessimisme culturel. On pourra, avec le Benjamin de la huitième thèse « Sur le concept d'histoire », qualifier de « non philosophique » l'étonnement provoqué chez plus d'un par le retour périodique de cette barbarie des peuples civilisés en guerre que la littérature thématise à l'envi jusqu'à en faire un topos obligé dont l'absence finit parfois par étonner. D'où la nécessité de repérer et d'analyser aussi, dans leur écriture et leur réécriture, l'âpreté de certains combats idéologiques emblématiques de ces peuples saisis par la guerre : comme celui des « idées de 1914 », telles que les « Gedanken im Kriege » de Thomas Mann peuvent les mettre en scène (J. Stoupy), et des « idées de 1789 », dont les figures réactualisées purent être motivées par des enjeux moins emphatiques mais aisément mythifiables : les affaires en tous genres des puissants.

NOTES

1. In : *Gesammelte Schriften* 10.2, Suhrkamp Verlag, Frankfurt am M. 1982, p. 674).
2. « Un siècle héraclitéen » est le titre de la contribution de J.-P. Dollé au très instructif numéro spécial (378) du *Magazine littéraire* sur « Écrire la guerre, de Homère à Edward Bond » (juillet-août 1999).
3. Rappelons que ce fut la thèse de Benjamin dans « Der Erzähler ».
4. G. Lukacs écrivait à propos des « romans de guerre issus de la première guerre impérialiste » dans ses *Skizzen zur neueren deutschen Literatur* (Luchterhand, Darmstadt u. Neuwied 1975) : « Der Zyklus beginnt schon vor dem Faschismus, jedoch erst das Durchleben der bitteren Erfahrungen der Hitler-Herrschaft gab der Gesellschaftsbetrachtung Arnold Zweigs die volle Einsicht und Reife. 'Erziehung vor Verdun' und 'Einsetzung eines Königs' zeigen diese Galerie der ideologisch wehrlosen Deutschen unvergleichlich klarer und kritisch tiefer als die früheren Romane. »
5. Pour le domaine germanique, on se reportera par exemple à : R. Koselleck/H. Lutz/J. Rüsen, *Formen der Geschichtsschreibung*, Beiträge zur Historik Bd. 4, dtv, München 1982.
Sur les différentes manières dont l'histoire peut s'analyser comme littérature et la littérature mettre l'histoire en écriture, voir : *Geschichte als Literatur. Formen und Repräsentation von Vergangenheit*, hg. von H. Eggert, U. Profitlich u. Kl. Scherpe, Metzler Verlag, Stuttgart 1990.
6. Il est à ce propos très instructif de lire l'analyse que font Lisa et Wolfgang Abendroth, éminents historiens du mouvement ouvrier, de l'*Esthétique de la résistance* de Peter Weiss (cf. leur article « Die "Ästhetik des Widerstandes" als Beitrag zur Geschichte der Arbeiterbewegung » in : *Die "Ästhetik des Widerstandes" lesen. Über Peter Weiss*, hg. von K.H. Götze u. Kl. Scherpe, *Argument-Sonderband 75*, Argument-Verlag, Berlin 1981, p. 18-28).
7. Sur toutes ces questions, l'analyse du *Wallenstein* de Döblin par Kl. Scherpe, « "Ein Kolossalgemälde für Kurzsichtige". Das Andere der Geschichte in Alfred Döblins "Wallenstein" », apporte de précieux aperçus (in : *Geschichte als Literatur...*, *op. cit.*, p. 226-241).
8. On pourra lire sur le sujet l'ouvrage récent d'A. Bernard, *Guerre et violence dans la Grèce antique*, Hachette, Paris 1999.
9. Dès 1915, Freud analysera dans un article publié dans la revue *Imago*, « Zeitgemässes über Krieg und Tod », ce retour calculé à un état primitif de non-droit chez les états dits civilisés : « Der einzelne Volksangehörige kann in diesem Kriege mit Schrecken feststellen, was sich ihm gelegentlich schon in Friedenszeiten aufdrängen wollte, dass der Staat dem Einzelnen den Gebrauch des Unrechts untersagt, nicht weil es abschaffen, sondern weil er es monopolisieren will wie Salz und Tabak. Der kriegführende Staat gibt sich jedes Unrecht, jede Gewalttätigkeit frei, die den Einzelnen entehren würde. [...]. Er löst sich los von Zusicherungen und Verträgen, durch die er sich gegen andere Staaten gebunden hatte, bekennt sich ungescheut zu seiner Habgier und seinem Machtstreben, die dann der Einzelne aus Patriotismus guthessen soll. » (S. Freud, *Studienausgabe* Bd IX. *Fragen der Gesellschaft, Ursprünge der Religion*, Fischer Verlag, Frankfurt am M. 1982, p. 39).
10. C'est la version de la « Nachricht » de 1827 qui dit en soulignant la formule : « ...dass der Krieg nichts ist, als die fortgesetzte Staatspolitik mit anderen Mitteln ». La formulation généralement citée est celle de la section 24 du Premier livre qui porte le titre : « Der Krieg ist eine blosse Fortsetzung der Politik mit anderen Mitteln ». (C. von Clausewitz, *Vom Kriege* (Auswahl hg. von U. Marwedel), Ph. Reclam Junior, Stuttgart 1980, p. 9 et 39).